

—Oh ! celle-là ne nous inquiète plus ! fit de Guérande, qui sourit également d'un sourire atroce. Mais c'est Adrienne qui me désole. Adrienne qui me désespère... Un pareil entêtement !... Une si audacieuse résistance à votre volonté !

—Oh ! Adrienne... Adrienne me lasse... me lasse trop ! s'écria mon père, l'œil flamboyant, la voix tremblante de colère.

—Revoyez-la donc, reprit le comte. Plaidez encore ma cause... Trouvez d'autres arguments... Tâchez enfin de me donner à mon retour de meilleures nouvelles... Oh ! vous comblerez mon vœu le plus cher !..

—Oh ! le lâche !... Oh ! le misérable !

Chacune de ces paroles m'avait fait pâlir de colère, car je le comprenais bien, il ne parlait ainsi que pour aviver encore la ran-cune de mon père, que pour l'exciter davantage encore contre moi !

—Trouvez d'autres arguments", avait-il dit.

Le sens de ces mots était clair.

C'était dire au baron : "Soyez encore plus dur, plus brutal, s'il le faut, mais, coûte que coûte, il faut en finir... mais, coûte que coûte, il faut que vous me livriez Adrienne !"

Aussi cet homme avait-il, depuis longtemps déjà, pris congé de mon père... depuis longtemps déjà avait-il quitté l'hôtel, que je croyais l'entendre encore.

—Ah ! bandit, m'écriai-je malgré moi, plutôt que d'avoir la honte d'être à toi !... oui, tous les supplices, toutes les tortures... la mort même ! plutôt que de te céder... plutôt que de t'appar-tenir !..

Mais, brusquement, ma colère tomba.

Je ne pensais plus maintenant qu'au sinistre entretien qui venait d'avoir lieu entre ces deux hommes... je ne pensais plus qu'à cette malheureuse enfant que cet infâme de Guérande préméditait d'en-sevelir toute vivante comme ma pauvre sœur, comme ma pauvre Yvonne, au château de Morgoff.

Et les yeux pleins de larmes, le cœur oppressé par une immense angoisse, ma pensée ne pouvait plus une seule minute, une seule seconde, se détourner de cette enfant.

—A cette heure, me disais-je, elle joue, elle rit, elle est heureuse sans doute, la pauvre petite !... A cette heure, sa pauvre mère qui l'adore, la presse avec ivresse dans ses bras et la couvre de baisers ! Et bientôt quel terrible réveil !... quel coup de foudre !... quel horrible événement !..

Ah ! pauvre mère !

Ah ! pauvre enfant !

Et, soudain, je tressaillis.

Ces deux noms qui, tout à l'heure, avaient jailli de mes lèvres, je venais de les murmurer encore :

—Suzanne !... Clotilde !..

Était-ce bien d'elles, de ces deux créatures qui avaient été si malheureuses et que j'aimais tant, qu'il s'agissait ?

Était-ce bien d'elles que le comte de Guérande avait voulu parler ?

Car, ainsi que je vous l'ai dit, je n'en étais pas bien sûre.

Il m'avait bien semblé que le comte avait prononcé votre nom... le nom du comte de Belleruche, et qu'à ce moment-là le visage de mon père avait aussitôt changé, mais je n'en étais pas certaine et je n'aurais rien pu affirmer, rien pu certifier...

J'avais pu mal entendre et me tromper... J'avais pu aussi, sous le coup de cette idée-là, trouver au visage si sombre de mon père une expression que peut-être il n'avait pas.

Voilà ce que je me disais... ce que, dans mon incertitude, j'étais obligée de me dire.

Et puis aussi, comment admettre qu'il pût s'agir de Clotilde quand jamais — du moins devant moi — celle-ci n'avait prononcé le nom du comte, quand ils avaient vécu d'une existence si diffé-rente qu'ils n'avaient jamais dû se rencontrer, quand enfin tout pou-vait me faire croire qu'ils ne se connaissaient pas ?

Mais j'avais beau me dire tout cela, mais j'avais beau me faire toutes ces objections, je n'en éprouvais pas moins une très profonde inquiétude, une immense angoisse qui ne faisait que grandir et dont je souffrais de plus en plus.

C'était comme une voix intérieure qui me criait à chaque instant :

— Cours à Fontenay !... Cours vers Clotilde !... et sauve-la !... sauve son enfant !..

Et cette voix parlait si haut et devenait si impérieuse que je résolus d'accourir ici...

Mais, hélas ! ne suis-je pas prisonnière de mon père, comme Yvonne l'est au château de Morgoff !

Mais, hélas ! depuis que j'ai refusé d'épouser le comte de Gué-zande ne m'est-il pas défendu de sortir, défendu même — chose impie ! — d'aller prier sur la tombe de ma mère !

Aussi, comme je me disposais à franchir le seuil de ma chambre, vis-je tout à coup le baron surgir en face de moi.

— Vous sortez ? me dit-il la voix très brusque. Où allez-vous ?

Et, tout en me parlant, il fixait sur moi ce regard si froid, ce regard si dur qui toujours m'épouvante.

— Où allez-vous ? reprit-il, la voix plus brève encore, en s'aper-cevant que je restais tout interdite.

Alors je trouvai je ne sais plus quel prétexte, je ne sais plus quelle raison, mais ce fut à peine s'il me laissa achever.

— C'est bien ! fit-il avec un petit ricanement ironique. Restez chez vous !

Et il avait accompagné ces paroles d'un geste si plein d'autorité, d'un geste dont je venais de me sentir si profondément humiliée, que je fus sur le point de lui crier :

— Vous me traitez comme Yvonne !... vous me traitez comme ma sœur !... Mais je ne suis pas encore séquestrée, comme elle, au château de Morgoff !..

Mais heureusement que j'eus la force de retenir à temps ces paroles imprudentes...

Et je restai seule... seule et folle de douleur, folle d'angoisse, folle de désespoir !

Car si je ne m'étais point trompée et si j'avais bien compris ce qu'avait dit le comte de Guérande... si c'étaient bien Clotilde et sa petite Suzanne qui étaient menacées, j'allais donc laisser se commet-tre un tel crime, s'accomplir un pareil forfait !

Oh ! non, cela n'était pas possible !... non, cela ne se pouvait pas !

Non, non, au risque de me tromper, je ne pouvais pas ne pas obéir à mes pressentiments... je ne pouvais pas rester sourde à cette voix que de plus en plus j'entendais, qui de plus en plus me criait :

— Mais va donc !... sauve Clotilde !... sauve Suzanne !... Hâte-toi !... hâte-toi !... car c'était bien d'elles que parlait ce monstre !

Et quand il aurait fallu agir, je ne pouvais que pleurer, que me désespérer !

Car s'il m'était impossible de franchir les murs de l'hôtel, il m'é-tait également impossible de vous écrire.

Tous nos domestiques, depuis la rupture de mon mariage, sont les âmes damnées de mon père.

Tous me surveillent, m'épient, me guettent, m'espionnent comme de véritables geôliers...

Me confier à l'un d'eux, quelle folie !

Autant aurait valu prendre pour confident le baron de Chancel !

Et cependant le temps passait... Les heures s'écoulaient !... Et j'entendais toujours ces mots de l'abominable de Guérande :

— Je pense que l'affaire se fera très prochainement... peut-être même demain !..

Demain !... Comme c'était tôt, mon Dieu !..

Et, toute la nuit, je ne pus fermer les yeux... Tout éveillée, j'avais les cauchemars les plus affreux, les plus horribles... J'avais sans cesse Clotilde et Suzanne devant les yeux... ; je voyais l'en-fant, éperdue, se débattre follement, désespérément entre les bras du comte... ; j'entendais les cris de la mère, folle aussi, hurlante de désespoir...

Et ce que j'éprouvais alors, ce n'était pas de l'angoisse, ce n'était pas de la terreur, c'était une souffrance inouïe, une souffrance qu'au-cun mot ne pourrait définir.

Oh ! cette nuit-là, monsieur le comte, comptera dans ma vie, je vous le jure !..

Aussi, quand le jour parut, j'étais presque aussi défaits que notre pauvre Clotilde l'est maintenant.

J'avais les yeux étincelants de fièvre et c'était à peine si je pou-vais me tenir debout.

Et toujours, toujours pendant cette journée, qui fut aussi terri-ble pour moi que l'atroce nuit que je venais de passer, toujours ma pensée se reportait à Fontenay-sous-Bois...

Et, pleine d'effroi, pleine d'épouvante, je m'interrogeais...

Que se passait-il ?

Le comte de Guérande avait-il réussi à commettre son crime ?

La petite Suzanne était-elle encore près de vous, près de sa mère, ou bien déjà là-bas, en route pour aller partager la captivité d'Yvonne... en route pour voir se refermer sur elle les lourdes portes du château de Morgoff ?

Assise dans ma chambre, je ne quittais plus des yeux la pen-dule, comptant chaque seconde...

Oh ! pour avoir une heure devant moi, rien qu'une heure, rien que le temps d'accourir ici, que n'aurais-je pas donné !..

Et, folle que j'étais, je cherchais encore le moyen de fuir, comme si je ne savais pas que toute fuite était impossible !

Pourtant un espoir me restait... un espoir qui, parfois, me fai-sait battre le cœur de joie.

Peut-être mon père allait-il sortir, me laisser seule ?... Oh ! alors comme je m'évaderaï... comme je profiterais de ces quel-ques instants de liberté pour soulager enfin mon cœur de la mortelle angoisse qui l'oppressait !..

Mais, chose étrange, et par une incroyable fatalité, toute cette journée-là mon père ne bougea pas.

Et de plus en plus fiévreuse, de plus en plus anxieuse, je ne pouvais m'empêcher de pleurer, quand, brusquement, il entra.